

Le récit sans tabou du reporter Jon Swain

Figure du grand reportage, le Britannique Jon Swain est parti couvrir à 22 ans la guerre du Vietnam et du Cambodge. Son témoignage *River of time*, n'est traduit qu'aujourd'hui en France.

Rencontre

Jon Swain nous reçoit dans un jardin hors du temps, caché dans la commune de Saint-Briac-sur-mer, en Bretagne. Le baroudeur de 71 ans se repose dans la villa de son ami américain Jonathan Randal, lui aussi grand reporter.

Il est assis au bord de la piscine, face à une étendue de pelouse aux dimensions d'un terrain de football. Un décor de roman pour narrer ses aventures indo-chinoises. Son précieux témoignage sur la guerre du Vietnam et du Cambodge, *River of Time*, paru il y a vingt-cinq ans, est enfin traduit en français. Une plongée dans un parcours spectaculaire.

Jon Swain manie la langue de Molière à la perfection. Seuls un léger accent british et une « cup of tea » au bout des doigts trahissent ses origines anglo-saxonnes. « **Êtes-vous parvenue à déceler tous ses secrets ?** », demande son acolyte. Ses secrets, il les a déjà dévoilés dans un livre sans tabou. *River of time* respire la sincérité.

« Je voulais me tester »

En 1970, le jeune homme, journaliste à l'AFP est envoyé pour trois mois au Cambodge. Il y restera cinq ans. « **Cinq années de carnage suivies d'une révolution sanglante, d'une famine et d'une occupation étrangère** », précise-t-il, dans ses mémoires. « **Je voulais me tester** », avoue-t-il aujourd'hui. Les yeux humides et le ton grave, Jon Swain s'en souvient : « **Nous logions tous à l'hôtel Royal, dans la capitale. Le soir, on faisait l'appel. En seulement huit semaines, 22 confrères ont perdu la vie.** »

Jon Swain se rappelle au détail près la prise de Phnom Penh par les Khmers Rouges. Avec un objectif : que ses mots « **traversent les générations** ». Ce 17 avril 1975, les mourants baignent dans leur propre sang. Le long couloir de l'hôpital militaire en est inondé. Encore traumatisé par ces images macabres, l'ancien repor-



Jon Swain à Saint-Briac-sur-mer, 44 ans après son retour du Vietnam et du Cambodge.

ter trébucher sur chaque mot : « **Les employés balayaient la bouillie rougeâtre entre les jambes des cadavres et l'évacuaient par la cage d'ascenseur.** »

Dans le film *La déchirure*

Les heures qui suivirent sont retracées dans le célèbre film de Roland Joffé, *La déchirure*. Des gamins de 12 ans, « **à peine plus grands que leur AK47, les yeux injectés de haine** », menacent d'exécuter Jon Swain. Il y échappe de peu grâce à Dith Pran, l'interprète cambodgien du *New-York Times*.

Le reporter reconstitue la scène pour la énième fois : « **Avec mes confrères, on a tenté de rendre la pareille à notre sauveur Dith Pran en trafiquant mon deuxième passeport pour qu'il puisse quitter le pays avec nous** ». Mode opératoire : un rasoir pour remplacer sa photo et un mélange gluant d'eau et de riz en guise de colle. Échec. Dith Pran sera envoyé en enfer : les camps de rééducation des Khmers rouges.

À travers les pages de *River of*



Quest-France

Time, on visualise les bombes au phosphore et au napalm, les fosses communes, les hommes suintant la haine, les chiens déchiquetant les cadavres. L'adrénaline, l'excitation, puis l'amertume et l'exaspération. Mais pas que.

Le journaliste considère qu'il existe « **une forme de liberté dans la guerre** ». Il s'en justifie dès les premières pages : « **Quand rôde la mort, le moindre sentiment vaut de l'or. La camaraderie s'en trouve renforcée, comme l'amour.** » Jon Swain consacre des pages sublimes à un coup de foudre : Jacqueline, une franco-cambodgienne. Ils sont toujours en contact.

L'opium comme échappatoire

L'opium et la tendresse deviennent des exutoires à sa survie. Dans ses mémoires, il brise tous les tabous des reporters de guerre. Son QG : la fumerie de Chantal. Une manière de se déconnecter après une journée au front. « **Nous étions dans un cocon, explique-t-il. Nus sous un sarong, al-**

longés sur une natte en fibre de noix de coco. » Les yeux rieurs, le retraité reconnaît avoir conservé sa pipe à opium : « **Elle est vide depuis bien longtemps, mais l'odeur ne partira jamais** ». Comme ses souvenirs du bordel de Madame Nam, « **spécialisé en caresses délicieuses** ».

L'Indochine ne l'a plus quitté. Après avoir couvert la guerre au Liban, au Zaïre, au Congo, en Bosnie, en Afghanistan, en Irak, et en Éthiopie, où il a été kidnappé trois mois, le journaliste regrette ces années romantiques empreintes de mort au milieu d'une beauté enchanteresse. Nostalgique, Jon Swain est retourné au Cambodge dix ans après son départ. Déception. « **C'est comme revoir un vieil ami et réaliser qu'il a changé** ».

Alix GUIHO.

River of Time : Mémoires de la guerre du Vietnam et du Cambodge de Jon Swain, aux éditions Équateurs, 320 pages, 22 €.

La semaine de Chaunu

